

Spécialisés dans la prise en charge des patients atteints d'obésité, Raphaël et Claire Juen associent leurs compétences respectives de masseur-kinésithérapeute et de diététicienne psycho-comportementale pour les accompagner au sein de leur cabinet commun, jusqu'à des changements de comportement durables. Au centre de leur méthode : un travail fin, aidé par l'intelligence artificielle, sur la motivation de chacun.

À COLMAR, UN PROGRAMME MOTIVATIONNEL CONTRE L'OBÉSITÉ

À Colmar, Raphaël et Claire Juen ont créé un cabinet original, baptisé Apiscor : ce masseur-kinésithérapeute et cette diététicienne psycho-comportementale (également formée à l'éducation thérapeutique du patient, ETP) prennent en charge des personnes obèses ou en surpoids avec une méthode brevetée, basée sur un travail individuel de la motivation.

“À partir de 2012, intervenant dans des établissements spécialisés dans l'obésité, j'ai découvert l'apport de l'interdisciplinarité. Mais je constatais que la plupart des patients reprenaient du poids une fois rentrés chez eux. Aussi, en 2019, j'ai décidé de relever ce challenge de la motivation”, rapport Raphaël Juen. Au centre Apiscor, il demande à tout nouveau patient de remplir des questionnaires psychologiques (validés scientifiquement) : “Le but est de préciser son profil motivationnel. Veut-il perdre du poids pour se sentir en bonne santé ou pour faire plaisir à quelqu'un ? Préfère-t-il les activités en groupe ou seul ? Aime-t-il être acteur ? Relever des défis ?...” Les réponses du patient, voire leur absence ou les ratés éventuelles, font l'objet de discussions avec la diététicienne. Chacun réalise ses bilans initiaux respectifs. Là encore, la motivation est au cœur de l'échange. “À une personne qui doit par exemple retrouver du muscle avant une chirurgie bariatrique, je vais poser des questions sur ses antécédents et

pathologies, mais aussi sur des critères de qualité de vie : est-ce qu'il ne monte plus ses escaliers à cause d'un genou douloureux ou de son souffle ? Pour quelles raisons ne marche-t-il pas ? etc.”, détaille le kinésithérapeute.

Partages pluridisciplinaires d'informations

Considérant leur cabinet comme un “centre de coordination interprofessionnelle”, Raphaël et Claire Juen partagent ces réponses et leurs bilans avec le médecin nutritionniste, le chirurgien, le cardiologue, le généraliste ou encore le psychologue qui suivent le patient, qui leur adressent les leurs en retour. À certaines étapes du programme, une réunion les rassemble. “C'est à partir de tout cela que l'on peut définir le profil motivationnel de la personne et ajuster nos prises en charge”, explique le kinésithérapeute, qui, face à la masse de données obtenues, a demandé à une école d'ingénieurs (l'Ecamm de Colmar) de concevoir un outil d'intelligence artificielle de traitement : “Celui-ci nous permet d'être prédictif, c'est-à-dire de savoir ce vers quoi on peut faire tendre le patient.” Pas question ici d'établir des stéréotypes, mais plutôt de personnaliser le programme de prise en charge. Pour un homme à l'esprit très compétitif, par exemple, le kinésithérapeute s'est évertué à trouver chaque semaine des exercices présentant un nou-



D.R.

veau challenge suffisamment élevé pour lui, mais atteignable sans risque. L'ETP est toujours centrale, comme pour cette patiente adressée en amont d'une chirurgie bariatrique. Objectif : lui apprendre à avoir une vie moins sédentaire et une alimentation différente. Le kinésithérapeute a ainsi pris en compte ses douleurs au dos et au ménisque droit "dans une optique de rééducation du mouvement".

Prendre confiance en soi

Mais grâce aux questionnaires, il savait aussi que cette personne craignait de réitérer une expérience douloureuse vécue en faisant des exercices seule, et qu'elle n'allait pas en salle de sport par peur des regards. Il a donc commencé par l'accompagner individuellement, puis, lorsqu'elle a atteint un certain niveau dans la réalisation des exercices, l'a intégrée à un groupe de débutants. "Constatant qu'elle faisait des choses que les autres ne parvenaient pas à faire, elle a repris confiance en elle, jusqu'à les 'coacher'. Aujourd'hui, elle va à la salle de sport et anime de l'activité physique en association", explique-t-il. Réitérés après 3 mois, questionnaires et bilans permettent alors d'ajuster la prise en charge si besoin. "On apprend aussi aux patients qu'il arrive toute la vie d'avoir des phases de démotivation. Chacun détermine la carotte lui permettant alors de repartir du bon pied : un nouveau challenge, une activité avec ses enfants..."

En fin de programme, 6 mois plus tard, le même bilan global est réalisé : "Nous n'avons pas encore



D.R.

Le kinésithérapeute utilise quelques machines, notamment un Huber® qui permet des bilans personnalisés.

Le but des séances de kinésithérapie est de rendre le patient autonome dans sa pratique d'une activité physique.



D.R.

Claire Juen, diététicienne psycho-comportementale, est aussi formée à l'éducation thérapeutique du patient.

assez de recul pour évaluer les résultats, car il faut 5 ans pour confirmer des changements de comportement. Mais ce que nous observons est convaincant", assure Raphaël Juen.

VÉRONIQUE VIGNE-LEPAGE